

nouvelle. Le sieur de Cerisy, lieutenant de la compagnie de M. de Praslin, lui ayant soulevé la tête, il fit quelque mouvement des yeux, puis les referma aussitôt sans les plus ouvrir. Il fut porté en haut par M. de Montbazon, le comte de Curson en Quercy, et mis sur le lit de son cabinet, et sur les deux heures porté sur le lit de sa chambre, où il fut tout le lendemain et le dimanche, où chacun alloit lui donner de l'eau bénite. Je ne vous dis rien des pleurs de la Reine, cela se doit imaginer. Pour le peuple de Paris, je crois qu'il ne pleura jamais tant qu'à cette occasion....

Ce coquin est d'Angoulême, nommé François de Ravailac, grand et puissant homme, âgé d'environ trente-cinq ans, la barbe rouge et les cheveux noirs; il est extrêmement résolu, et jusques ici n'avoit rien dit, sinon que ce matin. On ne dit point ce qu'il a dit.

L'ABBÉ DE MAROLLES.

LA CAMPAGNE SOUS HENRI IV.

Je revois en esprit, avec un plaisir non pareil, la beauté des campagnes d'alors; il me semble qu'elles étoient plus fertiles qu'elles n'ont été depuis; que les prairies étoient plus verdoyantes qu'elles ne sont à présent, et que nos arbres avoient plus de fruits. Il n'y avoit rien de si doux que d'entendre le ramage des oiseaux, le mugissement des bœufs et les chansons des bergers. Le bétail étoit mené sûrement aux champs, et les laboureurs versoient les guérets pour y jeter les blés que les leveurs de taille et les gens de guerre n'avoient pas ravagés. Ils avoient leurs meubles et leurs provisions nécessaires, et couchoient dans leurs lits. Quand la saison de la récolte étoit venue, il y avoit plaisir de voir les troupes de moissonneurs, courbés les uns près des autres, dépouiller les sillons, et ramasser au retour les javelles que les plus robustes lioient ensuite, tandis que les autres chargeoient les gerbes dans les charrettes, et que les enfants, gardant de loin les troupeaux, glanoient les épis qu'une oubliance affectée avoit laissés pour les réjouir. Les robustes filles de village sçioient les blés, comme les garçons; et le travail des uns et des autres étoit entrecoupé de temps en temps par un repas rustique, qui se prenoit à l'ombre d'un cormier ou d'un poirier, qui abattoit ses branches chargées de fruits jusqu'à la portée de leurs bras.

Quand le soleil, sur les six heures du soir, commençoit à perdre la force de ses rayons, on nous menoit promener vers le champ des moissonneurs, et ma mère y venoit aussi bien souvent elle-même, ayant toujours mes sœurs et quelques-unes de mes tantes avec elle.... Elles s'alloient toutes reposer en quelque bel endroit d'où elles

prenoient plaisir de regarder la récolte, tandis que nous autres enfants, sans avoir besoin de ce repos, nous allions nous mêler parmi les moissonneurs, et, prenant même leurs faucilles, nous essayions même de couper le blé comme eux.... Après la moisson, les paysans choisissent un jour de fête pour s'assembler et faire un petit festin qu'ils appeloient l'*oison de métive* (c'est le mot de la province); à quoi ils convioient non-seulement leurs amis, mais encore leurs maîtres, qui les combloient de joie s'ils se donnoient la peine d'y aller.

Quand les bonnes gens faisoient la noce de leurs enfants, c'étoit un plaisir d'en voir l'appareil; car, outre les beaux habits de l'épousée, qui n'étoient pas moins que d'une robe rouge et d'une coiffure en broderie de faux clinquant et de perles de verres, les parents étoient vêtus de leurs robes bleues bien plissées, qu'ils tiroient de leurs coffres parfumés de lavande, de roses sèches et de romarin; je dis les hommes aussi bien que les femmes, car c'est ainsi qu'ils appeloient le manteau froncé qu'ils mettoient sur leurs épaules, ayant un collet haut et droit comme celui du manteau de quelques religieux; et les paysannes, proprement coiffées, y paraissoient avec leurs corps-de-cotte de deux couleurs. Les livrées des épousailles n'y étoient point oubliées; chacune les portoit à sa ceinture ou sur le haut-de-manche. Il y avoit un concert de musettes, de flûtes et de hautbois, et, après un banquet somptueux, la danse rustique duroit jusqu'au soir. On ne se plaignoit point des impositions excessives; chacun payoit sa taxe avec gaieté, et je n'ai point de mémoire d'avoir ouï dire qu'alors un passage de gens de guerre eût pillé une paroisse, bien loin d'avoir désolé des provinces entières, comme il ne s'est vu que trop souvent depuis, par la violence des ennemis.

Telle étoit la fin du règne du bon Henri IV, qui fut la fin de beaucoup de biens et le commencement d'une infinité de maux, quand une Furie enragée ôta la vie à ce grand prince.



La campagne sous Henry IV. (BARRÉ DE MAROLLES.)

prenoient plaisir de regarder la récolte, tandis que leurs maîtres, les enfants, sans avoir besoin de ce repos, non-seulement se joignaient aux moissonneurs, et, prenant même les mêmes outils, se mettoient même de couper le blé comme eux. On ne se contentoit pas de cela sans choisir un jour de fête pour se donner un grand festin qu'ils appelloient l'orison de blé (c'est le mot de la province); à quoi ils convioient non-seulement leurs amis, mais encore leurs maîtres, qui les combloient de joie et ils se devoient le plaisir d'y aller.

Quand les bonnes gens faisoient la noce de leurs enfants, c'étoit un plaisir d'en voir l'appareil; car, outre les beaux habits de l'épouse, qui n'étoient pas moins que d'une robe rouge et d'une coiffure en berceuse de leur chinquant et de perles de verres, les parents étoient vêtus de leurs robes blanches bien plissées, qu'ils tiroient de leurs coffres parfumés de la vanille, de roses sèches et de romarin; je dis les hommes aussi bien que les femmes, car c'est ainsi qu'ils appelloient le manteau froncé qu'ils mettoient sur leurs épaules, avant un collet haut et droit comme celui du manteau de quelques religieux; et les paysannes, proprement coiffées, y paroissoient avec leurs corps-de-cotte de deux couleurs. Les livrées des épousailles y étoient point oubliées; chacune les portoit à sa ceinture au bout du haut-de-manche. Il y avoit un concert de musettes, de flûtes et de hautbois, et, après un banquet somptueux, la danse étoit au grand jour jusqu'au soir. On ne se plaignoit point des impositions exorbitantes; chacun payoit sa taxe avec gaieté, et je n'ai point de mémoire d'avoir vu alors un passage de gens de guerre eût pillé nos villages. Bien loin d'avoir désolé des provinces entières, comme il ne l'est va que trop souvent depuis, par la violence des ennemis.

Cette étoit la fin du règne de bon Henri IV, qui fut la fin de l'abandon de biens et le commencement d'une infinité de maux, parce que l'urie enragée ôta la vie à ce grand prince.



La campagne sous Henry IV. (L'ABBÉ DE MAROLLES.)

MAUCROIX.

LES ORNEMENTS DU DISCOURS ET LES CITATIONS.

J'aime un discours plein d'ornements, mais sans afféterie; une belle expression m'enlève, pourvu qu'elle soit juste; je conseille la douceur et les agréments du style, mais je veux que la force et l'énergie n'en souffrent pas. Nous mettons presque tous nos mots à leur place naturelle, et ordinairement cela leur tient lieu de nombre. Les François, ennemis de toute contrainte, ne goûtent pas ces périodes si concertées des Grecs et des Romains. Et pour vous montrer que même sans périodes on peut être fort éloquent, Platon, le divin Platon n'est-il pas d'une éloquence infinie? Thucydide n'est-il pas admirable? Tous deux étoient avant Isocrate, l'auteur de la période.

Aujourd'hui pourtant il n'est rien de plus ordinaire que de trouver des gens, et même des gens de lettres, qui se laissent éblouir par une période bien arrondie. Qu'un homme n'ait qu'une connoissance bien légère des livres de sa profession; que ses raisonnements ne soient ni solides ni pressants, qu'il laisse ses auditeurs aussi froids qu'il les a trouvés; si cependant ses expressions sont recherchées, fleuries, pompeuses, c'est un homme, dit-on, qui n'est pas solide, mais il est éloquent; comme si l'éloquence devoit être séparée de la solidité. Vous savez de quelle manière en a parlé un ancien rhéteur, dont les ouvrages méritent non-seulement d'être lus, mais d'être appris par cœur. A cet éloge vous devinez Quintilien. La vraie et la bonne éloquence selon lui n'est pas une qualité solitaire, elle veut être bien accompagnée, et ne consiste pas dans une ridicule volubilité de langue, mais dans une judicieuse abondance de choses et de paroles. Il veut que l'orateur soit versé dans la lec-

ture des poètes, où il apprendra la science des mœurs et des passions, aussi bien que la noblesse de la diction et des pensées; qu'il soit consommé dans l'histoire, pour en tirer des exemples qui ne soient suspects, ni de haine, ni de flatterie; qu'il s'instruise des vertus et des vices dans les livres des philosophes; qu'il possède Démosthène et Cicéron, les deux plus parfaits modèles d'éloquence; qu'il voie même les orateurs d'un moindre prix, ne fût-ce que pour mieux sentir la différence qu'il y a de l'excellent au médiocre; enfin, qu'il ait commerce avec tous les auteurs grecs et latins, anciens et modernes, c'est-à-dire, qu'il renferme en sa mémoire une bibliothèque....

Puisque j'ai commencé, ajoutons qu'il ne suffit pas d'avoir un langage pur et un grand amas de connoissances; mais qu'il faut encore que cette érudition soit accompagnée du bon sens, et qu'un orateur, quelque savant qu'il soit, n'affecte pas de le paroître. C'est un défaut que M. du Vair, en son traité de l'éloquence françoise, reproche à M. Brisson, qui fut avocat général, avant que d'être président. Il l'accuse d'en être l'auteur, et de l'avoir introduit au barreau....

Ce n'est pas que l'on rejette absolument les citations. Il est bon quelquefois de se mettre à l'abri d'un nom plus autorisé que le sien. L'auditeur rebutera une raison pour laquelle il a du respect, quand il sait qu'elle est de saint Augustin ou de saint Chrysostome. Les citations peuvent donc être utiles, mais un débordement de lieux communs est vicieux, et je ne condamne que cet excès.

Après tout, quel est le fruit des citations, lors même qu'elles viennent à propos? c'est d'appuyer l'opinion que l'on avance, et de faire voir qu'elle a été suivie par d'habiles gens. Or c'est un principe incontestable, que pour être éloquent il ne suffit pas de prouver. Ce n'est point assez, dit Aristote, de convaincre par ses raisonnements; il faut que l'orateur se concilie l'esprit de ses auditeurs, et qu'il les oblige de se rendre à ce qu'il veut, c'est-à-dire, qu'il remue et qu'il excite leurs passions. En effet, il ne peut rien obtenir d'eux que par la force de ses raisons, ou par la bienveillance qu'ils lui portent, ou enfin par le trouble où il les jette. Prouver, plaire, toucher, ce sont les trois fameuses armes de la persuasion; et comme la dernière est la plus difficile à manier, c'est aussi la plus infallible.

LE CHEVALIER DE MÉRÉ.

L'HONNÊTE HOMME AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE¹.

Qui voudroit qu'un jeune prince et des jeunes gens comme ceux dont vous me parlez apprissent quelque chose qui ne leur coûtât guère, il faudroit les instruire, sans qu'ils y prissent garde, ou du moins d'une manière qui leur plût comme leurs autres divertissements, et cela ne seroit pas mal aisé. La méthode que je prendrois pour les commencer, ce seroit sur toutes choses de leur faire aimer la solide gloire et de leur faire insinuer quelque sentiment de ce qu'on appelle être habile. Un mot qu'on ne leur touche que par occasion produit souvent de bons effets, et je me suis toujours souvenu de ce que me dit un gentilhomme d'une haute valeur et fort honnête homme. On m'avoit mené chez lui que je n'avois que quinze ou seize ans, et m'étant assis auprès de lui et d'une très-belle femme qu'il avoit épousée il n'y avoit que bien peu de temps, je m'informois de ce qui le pouvoit occuper tout le jour, car il ne sortoit que bien rarement, parce qu'il avoit longtemps servi à l'armée et reçu beaucoup de blessures. J'avois une grande inclination à railler, mais innocemment, pour réjouir et sans déplaire, et je leur disois je ne sais quoi qui les divertissoit, comme on peut divertir à cet âge-là. « Mon enfant, me dit ce gentilhomme, se jouant de

1. « L'honnête homme, au dix-septième siècle, ne signifiait pas la chose toute simple et toute grave que le mot exprime aujourd'hui. Ce mot a eu bien des sens en français, un peu comme celui de sage en grec. Aux époques de loisir on y mêlait beaucoup de superflu; nous l'avons réduit au strict nécessaire. L'honnête homme, en son large sens, c'était l'homme comme il faut, et le comme il faut, le *quod decet*, varie avec les goûts et les opinions de la société elle-même. »